

## INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir: 46, Rue Maciel.  
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 88.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Coopérative» N. 339

Impres en los Talleres de El Siglo

# COURRIER FRANCO-ORIENTAL

## JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros.

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

### LES MILLIONS DE LA MARINE

Les sacrifices de vingt-six années. — En France et en Angleterre. — Notre inferiorité proportionnelle. — Les Unites et le Téméraire. — Deux Escadres perdues en Sept Ans. — Un holocauste à l'Administration.

Dans une étude très complète, publiée par le journal *Le Temps*, un critique fort entendu se livre à une étude comparative infiniment intéressante, mettant en parallèle les sacrifices faits par la France et l'Angleterre pour augmenter leurs forces navales.

Nous ne saurons suivre dans tous ses développements le travail du spécialiste, nous nous contenterons d'y relever quelques chiffres absolument concluants:

Dans les vingt-six années qui se sont écoulées de 1871 au commencement de 1897, du notre auteur, combien l'Angleterre a-t-elle dépensé pour ses constructions neuves, en ce qui concerne les coques et les machines? 1.921.970.625 fr.; je prends ces chiffres dans le *Naval Annual*, de lord Brassey. Et combien avons-nous dépensé en France pour le même objet? 1.011.873.670 fr. Je prends ce chiffre dans le rapport de M. Cocherly et les différents documents distribués au Parlement. Quels sont les résultats obtenus dans les deux pays? L'Angleterre s'est assuré une force de 353 bâtiments, sauf 27 qui sont en service et 73 qui sont en chantier et la France 133 dont 110 en service et 23 encore en cours de construction. Il va sans dire qu'il n'est ici question que des batailles de combat et que je néglige les types minuscules comme les torpilleurs qui ne serviraient qu'à créer des illusions si on les introduisait dans ces totaux. Si nous établissions par une simple règle de trois la proportion entre les résultats obtenus de part et d'autre, la force navale de la France devrait être de 192 bâtiments.

Le point de vue des tonnages, la comparaison relève les mêmes proportions:

Dans les sept dernières années, l'Angleterre a dépensé 931.591.850 francs pour ses constructions neuves, coques et machines et elle a lancé et achevé 37 bâtiments ayant un déplacement de 501.670 tonnes; la marine française a dépensé pour le même objet 118.371.670 francs et elle a lancé et achevé 30 bâtiments déplacant 117.000 tonnes; si elle construisait dans les mêmes conditions économiques que la marine britannique, notre production aurait été de 70 bâtiments d'un déplacement total de 240.782 tonnes. Nous avons donc perdu dans ces sept années 92.876 tonnes, ce qui représente une force près du double plus forte que notre escadre du Nord dont les quatorze bâtiments n'ont pas un déplacement total de 50.000 tonnes.

Et voici les très judicieuses conclusions que l'auteur de l'étude à laquelle nous empruntons les présentes lignes tire de la comparaison à laquelle il s'est livré:

Cette situation, dit-il, est affligeante quand on songe que le nouveau programme va amer en huit ans une dépense de 800 millions: En les employant dans les conditions économiques de la marine anglaise on en tirerait 370.000 tonnes en chiffre rond et si l'on ne modifie rien aux conditions économiques de notre production, nous n'en aurons que 210 mille. Nous offririons en huit ans un produit de holocauste de 130.000 tonnes à notre mauvaise administration. Cela représente une douzaine de grands navires, de quoi fourrir en cuirassés quatre divisions navales.

Les chiffres sont là, on ne saurait discuter devant leur éloquence, et on ne peut que croire, avec notre spécialiste: Des réformes, des réformes! — R.

### TRIBUNE LIBRE

Montevideo, le 23 Juin 1897.

Monsieur le Directeur,

J'ai appris avec peine que certains esprits malveillants s'étaient permis, dans la réunion de l'Assemblée Générale de la Société française de Secours Mutuels, de tenir des propos peu flatteurs à l'égard de la Société «La Patrie». On aurait dit, paraît-il, que tous les rap-

Requête au "Courrier Franco-Oriental"

(1) Da 21 Juin 1897

### VICTOR CHERBULIEZ

### APRÈS FORTUNE FAITE

Je lesai priés de me reconduire un bouton: elles sont si gentilles qu'elles ne m'ont pas refusé ce petit service, mais elles avaient l'air aussi emprunté que si je leur avais commandé de prendre la lune avec les dents.

Et regardez plutôt, elles l'ont si bien cou-  
cu, ce bouton, qu'il brante déjà et qu'avant huit jours il sera parti.

Vous êtes d'étranges créatures vous autres Américaines. Vous entendez qu'on vous parle chapeau bas, qu'on vous traite en princesses, et vraiment, dans ce pays, les hommes sont de bonnes dupes, ils n'ont pas l'idée d'exiger que leur femme leur serve à quelque chose. Non, vous êtes faites pour être adorées, vous êtes des reines sur leur trône. Ah! tant que vous êtes riches, tout va bien.

Les Américaines excellentes dans l'art de donner de l'élegance, de la grâce à leur luxe, de faire les honneurs d'un salon, de soutenir une conversation docile ou plaisante. Mais la fortune parle comme mon bouton les voiles fort empêchées.

Il faut aller en France pour trouver des femmes qui sachent donner bon air à la pauvreté. Nos Provençales, madame, ne lisent pas

ports présentés par les diverses administrations de notre Société étaient faux; que le capital de 10300 piastres n'était qu'un leurre, que le service médical était mal organisé, que l'anarchie s'était emparée de la Société... et que sais-je encore...

Tous ces bruits mensongers répondent à une tactique en se proposant probablement d'éloigner les français de la Société et de semer aussi le désordre dans nos rangs.

Comme président, il est de mon devoir d'intervenir pour déclarer de la manière la plus formelle que tous ces bruits, tous, entendent bien, sont faux.

Les rapports présentés jusqu'à ce jour par les administrations précédentes n'étaient que l'expression de la vérité.

Il est rigoureusement exact que la Société a un capital qui ne dépasse pas de 10300 piastres, libre de toute hypothèque.

La Patrie n'a jamais eu de dettes, ses comptes ont toujours été payés régulièrement. J'affirme, personne ne me contredira, qu'à l'heure actuelle, la Société ne doit que les dépenses du mois courant, et je dois ajouter que M. le Trésorier a déjà en son pouvoir la somme nécessaire pour les payer, et même un peu de plus.

Le service médical se fait avec une régularité remarquable, et je déclare que je n'ai jamais reçu de plaintes depuis les quelques mois que j'ai l'honneur d'être président.

Notre corps médical est composé de Messieurs les Docteurs Hormaeche, Etchepare, Lengua, Formica Corri, Nery et Baena, ce dernier en congé, et des médecins consultants Docteurs Rappaz et Héguy.

Les malades n'ont donc que l'embarras du choix:

A ceux qui prétendent que l'anarchie règne parmi nous, je n'ai qu'à leur rappeler le vote émis par l'Assemblée Générale du 20 courant rejetant par 101 voix contre 4 le projet de fusion des deux Sociétés.

N'est-ce pas que ce nombre 101 indique la division, l'anarchie...

Les sociétaires de «La Patrie» peuvent être tranquilles: leur société, loin de déprimer, prend tous les jours un essor nouveau, et si le capital social n'augmente pas, nous pourrons dire avec orgueil que la Société, par ce temps de crise, accomplit sa mission aussi généreusement que ses statuts le lui permettent.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes sincères salutations.

Albert Cazaux, Président de la Société «La Patrie».

### A MONSIEUR LAMY

Vous qui avez de la littérature vous devriez écrire un article traitant de l'influence des lettres sur le blanchissage.

Vous n'allez peut-être pas vouloir me croire, mais hier matin en lisant la petite nouvelle intitulée «Princées» j'ai tellement arrosé mon lingé de mes pleurs qu'à la fin du mois j'aurai certainement un râlis sur mon compte des deux courantes. Cette description de ce petit coin de France, ces petits oiseaux, ces grillons, ces libellules tout ça commençait à me serré la gorge, aussi quand j'ai compris que la petite demoiselle allait se tromper de boutons, je n'ai pas pu retenir mes larmes, et je me disais: cette affaire de boutons qui a déjà trahi les Français en 1870, quand le maréchal Lebœuf assurait qu'il n'en manquait pas un aux guêtres de nos soldats, va maintenant faire du dégât dans le cœur des petites femmes! C'est de la faute du gouvernement qui flaque aux facteurs ruraux des uniformes d'officiers de marine.

Enfin à force de passer mes fers à repasser devant mon nez j'ai fini par sécher mes larmes, car ça m'embêtait à la fin de tremper des mouchoirs que les clients m'envoient à repasser. Demandez des histoires gaies, M. Lamy.

Alice Halszka.

### LA FIANCÉE DU STATISTICIEN

Ce fut avec une vive émotion que, le matin du grand jour, Mme Duramago pénétra dans la chambre encore virginal de sa fille.

Tennyson, mais il en est bien peu qui n'osent faire une bouillabaisse.

— Qu'est-ce qu'une bouillabaisse? demanda-t-elle d'un ton nonchalant.

— C'est un plat délicieux, que ni vous, ni vos filles ne saurez jamais apprécier. Encore un coup, elles sont aujourd'hui dans l'aisance qui est assuré du lendemain!

— Ah! permettez, dit-elle vivement, vous êtes là.

— Madame, reprit-il, on ne sait ce qui peut arriver, il faut tout prévoir, et je ne suis pas immortel. Si votre râlis a fait venir à nous quelque chose de mal, je vous ferai tout ce que je pourrai pour vous aider.

— Mais, regardez donc comme elles sont belles!... Six francs la bouteille! Je ne lésine pas, tu vois... Tiens! on peut les manger jusqu'au bout... et même au delà.

— Quand Angèle me dit: vous... c'est que ça se gâte.

— Aussi je m'empresse de faire valoir mon cadeau:

— Mais, regardez donc comme elles sont belles!... Six francs la bouteille! Je ne lésine pas, tu vois... Tiens! on peut les manger jusqu'au bout... et même au delà.

— Et l'appelle la bonne.

— Françoise, vous ferez cuire ces magnifi-

ques asperges pour notre déjeuner... nous les mangerais à l'huile.

— Non, fait Angèle d'un ton sec, à la sauce blanche.

— Mais, pourtant...

— Où naturellement, vous cherchez à me contrarier.

— Pas du tout, mais...

— Oui, je vous comprends... Vous espérez, en me forçant à boire du vinaigre, hâter le délabrement de ma poitrine.

— Angèle, je t'assure!

— Inutile, vous ne m'habituez pas à vos goûts communs... Oh! non!

— Communs! Ah mais...

— Je n'en mangera pas, de vos asperges...

— Je les déteste et vous aussi!

— Ah! tu vas trop loin, tu sais!

— Vous ne m'empêchez pas de parler, je suppose, de dire que vous n'êtes qu'un...

— N'achète pas...

— Angèle!

— C'est ça... insultez-moi, maintenant....

pendant que vous y êtes, battez moi... mais je ne laisserai pas faire... tenez!

Et elle m'envoie une gifle, prend son chapeau, ouvre la porte et se sauve en criant:

— Vous ne me reverrez jamais!

— J'étais rouge de colère... ma joue aussi.

— Mais au bout de cinq minutes, la peur me prend... je la connais, elle est très vive, ma sainte!... Je descends dans la rue... je ne la vois pas... je cours, inquiet... J'arrive au Pont-Neuf... j'aperçois un rassemblement... Un présentement horrible m'attend... Je vois un petit pâtissier qui portait sur la tête un plateau sur lequel était une bombe glacée... Je lui demande en tremblant:

— Qu'est-ce que c'est?

— Ah! bien sûr, elle doit être noyée!

— Son nom?... dis vite...

— Je ne sais pas, moi, mais elle était rudement gentille...

— Non ami, lui dis-je, informe-toi, je t'en prie, tâche de savoir...

— J'ai pas le temps, vous voyez donc pas que j'ai p'to le dessert à des bourgeois qu'est pressé!

— Je déglingole l'escalier qui mène au bord de l'eau. Je retrouve d'abord une marche de mon veston, mais heureusement je me rappelle que je ne sais faire que cinq brassées et encore, sur un fond de bois... Je remets ma manche et je plonge... mes yeux dans l'eau du tout cœurs.

— Rien!... Je descends la Seine... rien!... J'arrive au pont des Invalides et je vois un rassemblement... Je repalpe... C'était un cheval qui s'était abattu. Je perds vingt minutes à le voir lever... Je continue à descendre le bord de l'eau... J'arrive au Point du Jour.

— Je dis: «J'aurai dépassé!»

— Je remonte... Au pont de Grenelle, je vois un troisième rassemblement... et mon petit pâtissier qui n'avait plus que la moitié de sa bombe glacée, l'autre s'était fondu au soleil.

— Qu'est-ce que c'est?

— Eh bien, on vient de la retirer d'eau.

— Ah! parle vite... elle est...

— Tiens! c'est hâtive! elle est morte!

— Je sens mes jambes qui fléchissent, je défail le, mais un effort suprême de volonté me ramène et je dis au petit pâtissier, dont la bombe fondait toujours:

— Mon ami... voici vingt francs... et ma carte... faise la transporter à mon domicile... je n'ai pas le courage de la regarder.

— Et je me sauve comme un fou.

— J'arrive chez moi... en nage... Je sono la bonne m'ouvre... Elle n'avait pas l'air na... ces domestiques tiennent si peu à leurs maîtres!... Je me laisse choir sur une chaise.

La bonne me dit:

— Monsieur ne va plus auprès de madame?

— Non... je n'ose pas... après ce qui s'est passé... ah! malheureusement!

— Bah! madame aura pardonné à monsieur.

— Tu crois, Françoise?

— Daniel elle n'a pas fait si mal.

— On l'a donc déjà rapporté?

— Je ne sais pas, mais elle est dans la salle à manger.



